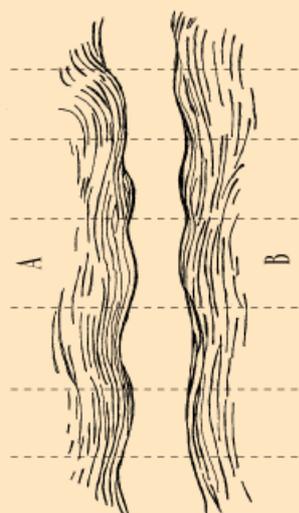


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Estanislao SOFIA, « Avec la
collaboration d'Albert Riedlinger ? »

Communication donnée dans la session de Daniele
Gambarara, Construction du CLG, au colloque **Le Cours
de Linguistique Générale, 1916-2016.
L'émergence**, Genève, 9-13 janvier 2017.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session de Daniele Gambarara,

Construction du CLG :

<https://www.clg2016.org/geneve/programme/session-11/>



**CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE**

« Avec la collaboration d’Albert Riedlinger ? »

Estanislao SOFIA
FWO – KU Leuven
estanislaosofia@gmail.com

1. Introduction

Le *Cours de linguistique générale*, dont on a célébré en 2016 le centenaire (cf. Sofia 2016a), fut édité et publié par Charles Bally et Albert Sechehaye en 1916 « avec la collaboration », lit-on dans la page de couverture, « d’A. Riedlinger ». Or en quoi, au juste, cette collaboration a-t-elle consisté ? On sait depuis toujours – c’est écrit dans la préface de juillet 1915 – que les cahiers de Riedlinger avaient été l’une des sources principales des éditeurs, en particulier en ce qui concerne les deux premiers cours de linguistique générale (1909-1910). Mais d’autres étudiants, dont Louis Caille, Léopold Gautier et Paul Regard, avaient eux aussi prêté leurs cahiers¹ et cela ne leur avait pas valu l’honneur d’être considérés comme « collaborateurs ». Le fait de mettre à disposition ses notes de cours ne semble pas avoir suffi, en effet, pour que Bally et Sechehaye acceptent de partager la couverture avec Riedlinger.

Il y a dû donc y avoir, et il y a eu en effet, une coopération plus étroite entre Riedlinger et les éditeurs qu’entre ces derniers et le reste des auditeurs ayant cédé leurs notes. Cela est évoqué en biais dans la préface, où le nom de Riedlinger est cité aux côtés de celui de Sechehaye, qui avait fait le travail de « Collation » des notes du troisième cours que l’on connaît². J’ai brièvement évoqué, dans mon introduction à l’édition de la « Collation Sechehaye » (cf. Sofia 2015 : XLIX sqq), quelques détails à propos de cette coopération entre Riedlinger et les éditeurs. Le traitement exhaustif de cet aspect de la genèse du CLG dépassait cependant ce qui aurait pu intéresser les lecteurs de cet ouvrage, de sorte que j’ai dû renoncer à en effectuer une étude approfondie.

Aujourd’hui, je voudrais reprendre ce volet, résumer tout ce que l’on sait sur cette affaire et faire connaître, en rapport avec cette histoire, quelques documents en rapport avec cette histoire qui étaient restés jusqu’à présent inédits³.

2. Ce que l’on sait : trois projets sans Riedlinger

Comme on le sait, le projet de publier les idées contenues dans les manuscrits de Saussure est quasi-contemporain du décès de ce dernier, survenu le 22 février 1913. Plusieurs documents prouvent que, dès le mois de mars, des collègues – pour la plupart des ex-élèves – s’étaient

¹ « Des cahiers très complets nous furent remis, pour les deux premiers cours par MM. Louis Caille, Léopold Gautier, Paul Regard et Albert Riedlinger » (CLG : 8).

² « Pour les deux premiers cours nous avons recouru à la collaboration de M. A. Riedlinger, un des disciples qui ont suivi la pensée du maître avec le plus d’intérêt ; son travail sur ce point nous a été très utile. Pour le troisième cours, l’un de nous, A. Sechehaye, a fait *le même* travail minutieux de collation et de mise au point » (CLG : 8 ; nous soulignons, ES).

³ Le texte que l’on lit est issu d’une communication faite le 13 janvier 2017. Postérieurement, on a eu accès à des documents qui m’étaient alors inconnus et qui expliquent bien des détails de la collaboration de Riedlinger avec les éditeurs. Ces documents, qui complètent donc les informations avancées dans le présent article, ont été publiés dans le numéro 70 des *Cahiers Ferdinand de Saussure* (cf. Fryba & Sofia 2017).

adressés à Marie de Saussure pour en parler⁴. Concrètement, il existe des traces d'au moins trois projets : l'un conçu par Antoine Meillet et Paul Regard (cf. Amacker & Bouquet 1989 : 103-104), un autre conçu par Charles Bally, et un troisième conçu par Albert Secheyhay et par Léopold Gautier⁵.

L'avis de Bally avait été décisif pour l'abandon du projet que Meillet avait envisagé avec Regard⁶ ; on ne connaît pas trop les détails du projet de Secheyhay et Gautier (il se peut qu'ils aient même envisagé des projets différents et qu'il y ait eu donc quatre projets), ni du parcours qui mena Secheyhay à s'associer avec Bally. Il semblerait que Secheyhay, qui avait été choisi par l'Université de Genève pour remplacer Saussure lorsque ce dernier, malade, pris congé pour des raisons de santé en septembre 1912, ait dû plus au moins imposer sa collaboration à son collègue⁷.

Des idées de Léopold Gautier sur cette affaire on ignore presque tout. On sait qu'il avait été très proche de Saussure, notamment depuis l'aventure des anagrammes où le jeune linguiste avait agi comme une sorte de secrétaire – ce qui a pu lui donner les crédits nécessaires pour participer à l'édition des notes de son maître ou du moins pour agir comme consultant dans cette affaire : c'est peut-être à ce titre qu'il est évoqué par Marie de Saussure. Après cette mention par la veuve dans cette lettre de Bally à Meillet, cependant, on perd toute trace d'une possible participation de Gautier dans le projet. On ne la retrouve qu'à la fin de l'année 1913 où l'on découvre, sur quelques notes conservées dans ses archives, des feuillets datés d'« octobre 1913 » où Gautier a copié et annoté quelques passages des cahiers de Dégallier, cours III (cf. BGE. Ms. fr. 1599/4, ff. 1-3 cf. Sofia 2015 : XLIII et Sofia 2016b : 251). Un échange épistolaire récemment récupéré confirme que Gautier a eu accès à ces cahiers à cette époque, où Bally et Secheyhay se disputaient avidement ces matériaux et couraient contre le temps dans l'élaboration du CLG (cf. BGE, don 2002-26, non catalogué ; cf. Sofia 2015 : XLIII et Sofia 2016b : 251). Il n'est donc pas impossible de penser que Gautier ait pu lui aussi collaborer avec les éditeurs⁸.

3. Albert Riedlinger

Qu'en est-il d'Albert Riedlinger ? Jusqu'à la fin 1913, son nom n'est pas mentionné dans la correspondance entre les éditeurs. Dès mars 1913, pourtant, Bally connaissait les notes de Riedlinger, qui étaient alors sa source principale (peut-être la seule) d'accès à l'enseignement de Saussure sur la linguistique générale (cf. lettre à Meillet du 29 mai 1913 ; Ms. fr. 5009, f. 63 ; cf. Sofia 2015 : XXII). On sait par ailleurs que les cahiers de Riedlinger ont été copiés, presque intégralement, par quelqu'un de l'entourage des éditeurs. Pendant longtemps, on a cru qu'ils avaient été copiés par Secheyhay, peut-être à cause du fait que ces copies sont conservées à la BGE conjointement avec une copie faite effectivement par Secheyhay de quelques manuscrits de Saussure. On les évoque parfois, suivant en cela Engler, sous le titre de « copie Secheyhay » (cf. CLG/E : IX). Mais il semble évident que ce ne fut pas Secheyhay qui a réalisé cette copie, ni Bally d'ailleurs, ni Riedlinger : leurs écritures ne coïncident pas

⁴ La veuve en faisait mention dans une lettre à Meillet du 25 mai mars 1913 : « Et maintenant plusieurs de ses élèves m'ont demandé s'il n'y aurait pas, dans ses notes, quelque chose à publier » (cf. Benveniste 1964 : 124 ; Sofia 2013 : 183 ; Sofia 2015 : XX).

⁵ « Madame de Saussure, à qui j'ai rendu visite la semaine dernière pour la mettre au courant, m'a appris que MM. Secheyhay et Léop. Gautier lui avaient parlé déjà de leurs idées sur ce sujet... » (BGE, Ms. fr. 5009, f. 63).

⁶ Voir la lettre de Bally à Meillet du 26 mai 1913 (Amacker & Bouquet 1989 : 102 ; cf. De Mauro 1967 : 406, n.11).

⁷ Voir à ce propos la correspondance échangée entre Bally et Secheyhay entre septembre et décembre 1913 (cf. Sofia 2013 et 2016b).

⁸ On commence à connaître, depuis peu, des détails de la participation de Gautier dans l'entreprise éditoriale qui mena à la publication du CLG. Le lecteur s'intéressant à cette affaire peut consulter Fryba & Sofia 2017.

avec celle du copiste, que je n'ai toujours pas pu identifier. Il a pu s'agir d'un collaborateur ou d'un secrétaire de Bally ou de Secheyay, ou encore de Riedlinger.

Dans les marges de ces copies, les éditeurs ont laissé plusieurs notes, au plus haut point intéressantes, illustratives de leur manière de travailler. Je me suis occupé de cela dans un article actuellement sous presse (cf. Sofia 2017).

Tout cela, cependant, ne montre pas une participation effective de Riedlinger qui mérite le titre de « collaboration ». Jusqu'ici donc, mis à part le fait que Riedlinger a prêté ses cahiers pour que quelqu'un en fasse des copies, nous n'avons pas de traces d'une coopération active de Riedlinger dans le projet mené par les éditeurs.

4. Janvier 1914

La première piste d'une telle collaboration date des premiers jours de 1914. Le 15 janvier de cette année, Bally écrit à Marie de Saussure pour la tenir au courant des progrès accomplis dans les différents projets éditoriaux (rappelons qu'il y en avait au moins trois : le *CLG*, le *Recueil* et la « plaquette ») et pour l'informer du fait qu'il « [s'était] assuré la collaboration de M. Riedlinger, qui [...] [avait] demandé et reçu un congé d'un mois en vue de la mise au point du *Cours de linguistique générale* » (AdS 391, f. 1 ; Sofia 2015 : XLIX sqq).

Un jour ou l'autre de cette année 1914 a donc commencé cette fameuse « collaboration » entre (tout au moins) Bally et Riedlinger, ce qui a donné suite à des discussions assez animées et qui a sans doute justifié l'inclusion de ce dernier dans la page de couverture du *CLG*. Riedlinger, cependant, ne semble pas être sorti de cette histoire avec satisfaction. Il évoquait ainsi l'affaire dans un échange épistolaire entamé avec Godel quarante-trois ans plus tard, en 1957 :

Sans contester les très grands services rendus par le *CLG* dès sa première édition, vous savez déjà que je l'aurais voulu différent en bien des points. Sans doute est-ce une chimère ! Mais il eût fallu y mettre plus de temps et Bally avait hâte de publier « avant que tout ça ne fut dépassé ! » Et aussi parce qu'il était pressé de retourner à ses travaux personnels. (Lettre de Riedlinger à Godel du 20 décembre 1957 ; AP Unige 2010/6/10/11 ; cf. Sofia 2015 : XLIX sqq)

Cela rappelle la hâte de Bally, évoquée à maintes prises dans sa correspondance (notamment dans ses lettres à Max Niedermann ; cf. Redard 1982 : 17), pour en finir avec cette publication et pouvoir revenir à ses projets personnels de recherche.

La même année, un mois plus tôt, Léopold Gautier avait invité Riedlinger à publier une note dans *La Tribune de Genève* pour le centenaire de la naissance de Saussure. Sa réponse, où Riedlinger refuse l'invitation, dévoile aussi quelques détails intéressants :

[...] il me serait impossible de donner une idée de la vraie grandeur de F. de Saussure sans le comparer à Bally et, par conséquent, rabaisser ce dernier. [...] B[ally] a sabré la linguistique générale [de F. de Saussure] [...]. Je ne cite, pour mémoire, que deux points : le cas de *aiya* (chap. des implosives-explosives) qui a suscité des tempêtes et que, si je n'avais trouvé des exemples pour l'illustrer, B[ally] aurait simplement supprimé. (Je tiens toute une correspondance sur ce point à votre disposition.) [...] Plus grave est la suppression complète de la magnifique introduction de 100 pages au 2e cours [...]. Vous vous rappelez sans doute que B[ally] avait décrété que le chapitre sur « unités et identités » n'était pas clair, et vous l'aviez soutenu. Godel, lui, voit dans cette introduction la quintessence de la pensée saussurienne. (Lettre de Riedlinger à Gautier du 10 novembre 1957; BGE, Ms. fr. 1599/5, ff. 40-41)

Comme on le voit, Gautier semble avoir participé – comme on le suggérait plus haut – de certaines discussions avec Bally et Riedlinger. Ce dernier saisit l’occasion de la publication des *Sources Manuscrites* de Godel pour rappeler à Gautier qu’il (Gautier) avait pris une position contraire à la sienne (celle de Riedlinger) à propos du chapitre « unités et identités », position que le travail de Godel dévoilerait comme plutôt inexacte.

L’autre point évoqué par Riedlinger concerne un passage capital du CLG, qui n’a pas fait autant de bruit que les légendaires discussions autour des concepts d’« arbitraire » ou de « valeur », mais dont l’influence, quoique relativement silencieuse, a été énorme : il s’agit du chapitre II de l’Appendice « Principes de phonologie », intitulé « Le phonème dans la chaîne parlée », qui contient des idées de Saussure sur la syllabe et sur les principes de syllabation⁹. Je dis bien *des* idées et non *les* idées de Saussure sur la syllabe et les principes de syllabation, car la recherche de Saussure sur cette question a évolué de manière sensible entre le *Mémoire* et les dernières années de sa carrière, et ce chapitre du CLG ne reflète qu’une partie des contenus appartenant à cette recherche. C’est à cause de cela, justement, que la lecture des inédits de Saussure sur cette problématique est revendiquée aujourd’hui par les phonologues comme pertinente, car potentiellement bénéfique, d’une manière concrète, pour la réflexion phonologie contemporaine (voir Bergounioux & Laks 2003, Goldsmith 2011, Bergounioux & Scheer 2015, etc.).

5. « [...] toute une correspondance sur ce point [...] »

Riedlinger a donc participé à une discussion avec Bally autour de cette problématique. Il assurait même qu’il tenait à disposition de Gautier « toute une correspondance » sur cette affaire. Il s’agit sans doute des « deux lettres conservées par A. Riedlinger [qui] témoignent de discussions assez vives qu’il eut avec Bally sur les notions de ‘sonante’ et ‘consonante’ et sur la question des diphtongues » dont Godel (1957: 97) parlait dans ses *Sources manuscrites*. Ces lettres n’ont pas été retrouvées dans les archives de Riedlinger, récemment cataloguées par la bibliothèque de Genève, mais Godel en a conservé des copies. Il s’agit de deux lettres envoyées par Bally à Riedlinger au mois de mars 1914, que nous reproduisons intégralement en annexe (voir plus loin, p.11) et dont nous n’analyserons qu’un petit nombre de points, sans autre fin que celle de cibler deux ou trois problématiques qui nous semblent particulièrement intéressantes et qui ont suscité, comme Riedlinger le rappelait, « des tempêtes » dont le résultat affecta de près ou de loin la version finale du CLG.

La première difficulté soulevée par Bally a trait, justement, comme Godel le disait, à la question des sonantes :

Cher ami,

Vos explications sont si persuasives que j’ai cru un moment qu’elles dissiperaient mes doutes ; en vous relisant je me sens plus perplexe. Faut-il vous dire pourquoi ? J’hésite, tant que je me meus dans un labyrinthe inextricable. Deux ou trois notes fixeront pourtant mon point de vue sceptique.

Si voyelle = sonante⁽¹⁾, pourquoi S[aussure] se donne-t-il la peine de retenir deux noms au lieu d’un seul ? Pourquoi distingue-t-il parallèlement consonne et consonante ?

C’est le premier point qui semble avoir suscité des discussions. Bally affirme qu’à son sens – et donc, devine-t-on, contrairement aux croyances de Riedlinger – la notion de « voyelle » ne serait pas, chez Saussure, équivalente à celle de « sonante ». Une position qui semble

⁹ Les principes de syllabation formulés par Saussure ont été repris par Grammont (1933 : 97 sqq), qui a été pendant un certain temps considéré comme l’auteur d’une solution plus ou moins « définitive » pour la question de la syllabe.

conforme aux idées de Saussure. Intimement liée à ceci, il y avait la question des diphtongues, que Bally évoque également dans la suite de sa lettre :

Considérer la diphtongue comme une unité, un point vocalique, me semble en désaccord avec toute la théorie de S[aussure] (v. votre Gr. Hist. II, 193)

Il s'agit encore une fois d'un point à propos duquel Bally se faisait une idée plutôt correcte. Les lecteurs attentifs s'en souviendront : Saussure ne considère pas la diphtongue comme une unité. Dans son système, la diphtongue s'explique, sans besoin de recourir à des modèles ou à des hypothèses ad-hoc, à partir de la même séquence d'explosions/implosions qui explique les notions de « syllabe » et de « sonante » : ce que Bally ajoute dans sa lettre va justement dans cette direction :

D'ailleurs diphtongue est un terme élastique qui conduit par une chaîne continue d'un type *ai* à un type *al* et de celui-ci à un type *ap* ; votre explication ne permet pas d'attribuer une fonction uniforme à *i*, *l* et *p* de [dans] ces chaînons implosifs.

La diphtongue n'est donc pour Saussure rien de spécial, mais un chaînon implosif comme les autres, composé de deux éléments « implosifs », quelle que soit leur « espèce », ordonnés selon leur degré d'aperture dans un sens décroissant. Ici encore, l'avis de Bally, confirmé par les manuscrits encore inédits de Saussure, a prévalu sur celui de Riedlinger. La réflexion émanant de cette interprétation menait Bally à la considération suivante :

[...] je penche toujours à croire que voyelle et consonne sont des termes désignant des espèces et les distinguant d'après le degré d'aperture absolu, que sonante désigne n'importe quel son en fonction vocalique ⁽²⁾ ; la sonante est la première implosive, elle coïncide avec le point vocalique.

C'est donc là une troisième idée, en rapport direct avec les deux premières. Il y a deux manières fondamentales d'envisager les unités : de manière *abstraite* (c'est-à-dire *abstraction faite de leurs conditions d'existence dans la chaîne*), ce que Saussure envisage d'après le degré d'aperture et nomme les « espèces », et de manière *concrète* (c'est-à-dire *en tenant compte de leurs conditions d'existence dans la chaîne*). Du point de vue des espèces, dit Saussure, en fonction du degré d'aperture, il y a lieu de distinguer des *voyelles* et des *consonnes* ; du point de vue de la fonction dans la chaîne, il y a d'un côté les *sonantes*, qui coïncident avec la première implosion de la séquence et occupent de ce fait le centre syllabique, et de l'autre ce que Saussure nomme *consonantes*. Encore une fois, Bally avait raison sur cette affaire, et cette version a été retenue dans le CLG.

Fort de tout cela, Bally donnera son interprétation du problème évoqué par Riedlinger dans sa lettre à Gautier de novembre 1957 :

Quant à *i* dans *aiya*, ce n'est pas une sonante, mais, au point de vue de l'espèce, une voyelle ; ⁽³⁾ au point de vue de la fonction, un élément d'un chaînon implosif ; je ne trouve pas dans la terminologie de S[aussure] un terme plus précis qui ne le mettrait pas en contradiction avec lui-même.

C'est cette version, encore une fois, qui a été retenue dans le CLG, et cela en accord avec les manuscrits de Saussure.

En dépit des accusations de Riedlinger auprès de Gautier, Bally ne semble donc pas ignorer ce problème, et il semble l'avoir interprété de manière correcte ou du moins en accord avec les manuscrits de Saussure. Riedlinger assurait pourtant que Bally avait voulu supprimer,

dans la version définitive du CLG, la mention de cet exemple précis. Il se peut que Riedlinger ait dû insister pour que Bally se décide à l'inclure. On verra, dans la deuxième lettre (cf. infra), quelle a pu en être la raison.

La fin de cette première missive contient deux éléments intéressants. Le premier est une réflexion critique qui n'a pas été incluse dans le CLG, mais qui dévoile l'acuité de la lecture (critique) de Bally :

Les termes mis à part, la différence entre implosif et explosif pour le même son reste un point essentiel et original de la théorie¹⁰, mais la théorie de la sonante, autre point essentiel, s'écroule. Voilà.

Que dire de cette affirmation ? Le conflit n'a pas été remarqué, à ma connaissance, jusqu'à présent, mais l'opinion de Bally semblerait plutôt exacte : la théorie saussurienne de la syllabe, basée sur la séquence d'implosions/explosions, va à l'encontre de la théorie saussurienne des sonantes telle qu'elle avait été annoncée dans le *Mémoire* et développée, par exemple, dans le manuscrit « Théorie des sonantes ». Je ne partage pas l'avis de Bally selon lequel la théorie des sonantes « s'écroule » si on adopte le modèle syllabique basé sur la succession d'implosions/explosions. Elle ne s'écroule pas, mais dès qu'on formule cette théorie de la syllabe, il faudrait reformuler la théorie des sonantes en fonction.

Dans le manuscrit publié par Maria Pia Marchese sous le titre de « Théorie des sonantes », Saussure expliquait le double rôle des sonantes à partir d'une configuration complexe axée sur une classification des phonèmes en trois espèces, que Saussure marie à un système de règles combinatoires (trois règles au total). Le rôle syllabique des différentes espèces (deux rôles possibles : sonantique, consonantique) se voyaient déterminés, dans ce modèle-là, par la position dans la chaîne et par la présence, dans le voisinage de cette chaîne, d'unités appartenant à l'une ou l'autre espèce. Les « espèces » se déterminaient donc mutuellement au plan de leur « fonction ».

La théorie des implosions/explosions formulée plus tard par Saussure explique la chose d'une manière plus abstraite. Il n'est plus question d'« espèces » ayant des effets les unes sur les autres, mais d'une séquence d'implosions et d'explosions (*toute* espèce pouvant être implosive ou explosive) qui détermine la division syllabique et administre, si j'ose dire, les rôles des éléments concrets occupant les différentes places (les différents « temps », dit Saussure) dans la chaîne. La détermination phonétique des « espèces » est ainsi délaissée ; l'organisation des implosions/explosions dans la chaîne détermine formellement les fonctions des phonèmes, quelles que soient leurs espèces. Ce dernier volet, le plus intéressant peut-être de cette lettre, est long à traiter en détail. Et de plus, il n'a pas été retenu dans le CLG. J'en termine donc.

Le dernier point abordé par Bally a trait à la question des voyelles prothétiques. La réflexion, qui avait été traitée par Saussure dans ses conférences de 1897, a été incluse dans le CLG (pp. 94-95) à la fin du chapitre II de l'Appendice. Si l'on vérifie dans l'édition Engler (cf. index 1077 sqq), on verra qu'il n'avait pas retrouvé les sources de ce passage ; nous les connaissons aujourd'hui : cela provient des conférences de Saussure sur la syllabe et des discussions que Bally a eues avec Riedlinger.

Quant au cas de *sta* etc., je pose le dilemme : ou bien *s* explosif dégage une voyelle assez consistante pour que la langue en ait conscience et pour qu'une voyelle soit créée (or ce n'est pas le cas dans *sta*), ou bien *s* est explosif et forme chaînon avec *t* ; alors la

¹⁰ Ce point « original » sera repris par Grammont en 1933.

condition imposée pour qu'un chaînon homogène puisse se produire est enfreinte. De même dans le groupe : *Le gouvernement* (ouvrant une phrase) *lgou* ne forme pas deux syllabes. Il semble donc que l'ouverture relative des éléments ne soit pas un principe suffisant dans tous les cas.....

Je ne m'arrête pas sur les notes de Godel, qui ne font que renvoyer, comme on le disait plus haut, aux manuscrits qui auraient pu être invoqués comme « sources » des différents passages. Ces notes de Godel vont donc dans le sens de notre intervention : les propos de Bally étaient justifiés.

La deuxième lettre reprend quelques éléments de la première et en ajoute un ou deux nouveaux. Bally avance encore ses idées à propos de quelques points spécifiques (dont la nature de la notion de « voyelle » d'après la théorie des implosions/explosions), mais ces détails ne passeront pas dans le CLG. Ce qui est intéressant dans cette lettre est le fait que Bally se demande (et demande à Riedlinger) s'il ne faudrait pas se limiter à ce qui avait été traité par Saussure dans le III^e cours, censé être le plus définitif – une option qui ne serait pas suivie dans la structure de ce chapitre, construit à partir de contenus de manuscrits parfois très anciens, ce qui suggère que la discussion de Riedlinger aurait pu avoir, finalement, des effets concrets sur l'opinion de Bally. L'exemple « *aiya* », justement, que Riedlinger assurait avoir dû imposer à Bally, appartient à des sources anciennes (premier cours, etc.), que Bally aurait pu vouloir laisser tomber.

6. Conclusion

Cette discussion avec Riedlinger, que Bally laisse « juge » vis-à-vis de bien des questions, ainsi que les notes prises par Bally aux trois conférences de Saussure sur la syllabe et qui ont sans doute servi de point de relance pour ces discussions, ont nourri ce chapitre du CLG. Ce sont ces documents, donc, qui pourraient occuper l'espace resté parfaitement vierge dans l'édition d'Engler (cf. pages 145 et 146). Et c'est cela, ou cela *entre autres*, qui explique donc l'inclusion de Riedlinger comme collaborateur privilégié des éditeurs dans la publication du CLG.

7. Bibliographie

- AMACKER René & Simon BOUQUET (1989), «Correspondance Bally-Meillet (1906-1932)», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 43, pp. 95-127.
- BERGOUNIOUX Gabriel & Bernard LAKS (2003). «Portrait de Saussure en phonologue contemporain». *Cahiers de L'Herne* 76. *Saussure*, pp. 165-177.
- BERGOUNIOUX Gabriel & Tobias SCHEER (2015). *Phonologies contemporaines*. [=Langages 198.]
- DE MAURO Tullio (1967 [1972]), « Introduction », « Notes » et « Addenda » [trad. Jean Calvet], in: F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- FRYBA Anne-Marguerite & Estanislao SOFIA (2017), “Cent ans de philologie saussurienne III. Albert Riedlinger et sa ‘collaboration’ avec les éditeurs”. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 70 [sous presse]
- GOLDSMITH John (2011*b*). “The Syllable”. In J. Goldsmith, *The Handbook of Phonological Theory*. Second Edition. Oxford: Blackwell, pp. 165-196
- GRAMMONT Maurice (1933). *Traité de phonétique*. Paris : Delagrave.
- REDARD Georges (1982), «Charles Bally disciple de Ferdinand de Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 36, pp. 3-23.

- SAUSSURE Ferdinand de (1916 [1972]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1980. [= CLG]
- SAUSSURE Ferdinand de (1968), *Cours de linguistique générale*. Édition Critique par Rudolf Engler, t. 1. Otto Harrassowitz Wiesbaden. [= CLG/E]
- SOFIA Estanislao (2013), « Cent ans de philologie Saussurienne. Lettres échangées entre Ch. Bally et A. Sechehaye en vue de l'édition du *Cours de linguistique générale* », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 66, pp. 181-197.
- SOFIA Estanislao (2015), *La « Collation Sechehaye » du 'cours de linguistique générale' de Ferdinand de Saussure*. Édition, introduction et notes. Leuven : Peeters. [ISBN : 978-90-429-3254-8]
- SOFIA Estanislao (2016a), « Quelle est la date exacte de publication du *CLG* ? », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 69, pp. 9-16.
- SOFIA Estanislao (2016b), « Cent ans de philologie saussurienne II », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 69, pp. 245-252.
- SOFIA Estanislao (2017), « Aux prises avec les prises de notes sur les prises de notes sur les prises de notes. Retour à la genèse du *Cours de linguistique générale* de Saussure », *Langages* n° 201 (direction de P.-Y., Testenoire et G. D'Ottavi), *sous presse*.

Annexe : « Copies de deux lettres de Bally à Riedlinger conservées par R. Godel »

[Les notes non dactylographiées que l'on voit dans ces documents représentent des ajouts de Godel. Il s'agit pour la plupart des renvois à des manuscrits où l'on traite les problèmes dont il est question dans la lettre, datée du 7 mars 1914.]

Lettres de Bally à A. Riedlinger (sur les questions de la syllabe et des sonantes).

1. [Pendant une absence (ou maladie) de A.S., qui, par lettre à Ch.B., demande que rien ne soit écrit avant son retour (renvoit à A.R.)].
Genève 7 mars 1914

Cher ami

Vos explications sont si persuasives que j'ai cru un moment qu'elles dissiperaient mes doutes; en vous relisant je me sens plus perplexe. Faut-il vous dire pourquoi? J'hésite, tant je me meus dans un labyrinthe inextricable. Deux ou trois notes fixeront pourtant mon point de vue sceptique.

Si voyelle = sonante (1), pourquoi S. se donne-t-il la peine de retenir deux noms au lieu d'un seul? Pourquoi distingue-t-il parallèlement consonne et consonante?

Considérer la diphtongue comme une unité, un point vocalique, me semble en désaccord avec toute la théorie de S. (v. votre Gr. Hist. II, 193).

91? La théorie de la diphtongue est que c'est un groupe (implosif, explosif) q. verfactus] en 140 145-6

D'ailleurs diphtongue est un terme élastique qui conduit par une chaîne continue d'un type ai à un type al et de celui-ci à un type ap; votre explication ne permet pas d'attribuer une fonction uniforme à i, l et p de ces chaînons implosifs.

Donc je penche toujours à croire que voyelle et consonne sont des termes désignant des espèces et les distinguant d'après le degré d'aperture, absolu, que sonante désigne n'importe quel son en fonction vocalique (2), la sonante est la première implosive, elle coïncide avec le point vocalique. Quant à i de aiya, ce n'est pas une sonante, mais, au point de vue de l'espèce, une voyelle (3), au point de vue de la fonction, un élément d'un chaînon implosif; je ne trouve pas dans la terminologie de S. un terme plus précis qui ne le mettrait pas en contradiction avec lui-même. Les termes mis à part, la différence entre implosif et explosif pour le même son reste un point essentiel et original de la théorie, mais la théorie de la sonante, autre point essentiel, s'écroule. Voilà.

Quant au cas de sta etc., je pose le dilemme : ou bien s explosif dégage une voyelle assez consistante pour que la langue en ait conscience et pour qu'une syllabe soit créée (or de n'est pas le cas dans sta), ou bien s est explosif et forme chaînon avec t; alors la condition imposée pour qu'un chaînon homogène puisse se produire est enfreinte. De même dans le groupe : Le gouvernement (ouvrant une phrase) lgou ne forme pas deux syllabes. Il semble donc que l'ouverture relative des éléments ne soit pas un principe suffisant dans tous les cas.....

(Signature) Ch. Bally

(1) I R 1.42 : Les voyelles sont toujours des sonantes, mais c'est accidentellement... (= CLG. v. 90, ligne 2000 dernière - 91, l. 2).

(2) Cf. CLG. v. 90, 3^{es} al. !

(3) 94 (37) Cf. Morph. R 35 : y, w, pour une raison phonologique, ne peuvent être à la fin du mot. — Gr. hist. R 1.76 : y et w ne se trouvent pas à la fin d'un mot (ou d'une syllabe en général).

(Sans date)

Cher ami

Après lecture, j'ai jugé nécessaire de vous apporter les notes du 3^{me}.cours sur la phonologie. Vous n'y trouverez pas la théorie de la syllabe ni la distinction entre sonantes et consonantes, c'est-à-dire ce qui nous aurait le plus intéressés. Je me demande si, devant ce silence du 3^{me}.cours, nous sommes autorisés à traiter le sujet. Remarquez que tout est beaucoup plus développé dans ce 3^{me}.cours et qu'en omettant un point aussi essentiel, S. devait avoir des raisons, des scrupules que nous devons respecter.

Il vous faudra ruminer le tout et peut-être vous baser sur le 3^{me}.cours, mais il me semble que dans ce 3^{me}.cours le délayage a fait perdre tout relief aux idées jusqu'à les rendre presque insaisissables. Est-ce l'effet du style? Enfin je vous laisse juge.

J'aurais eu plusieurs choses à vous dire sur ce que nous avons traité hier soir. Remarquez seulement que si vous abandonnez la définition de sonante telle que l'établit S., toute sa théorie de la syllabe tombe et la ~~détermination~~ délimitation n'est plus possible.

Je pencherais à écrire ainsi les cas suivants :

$\begin{matrix} \langle \rangle / \langle \rangle \langle \rangle \\ \eta / \sigma \end{matrix}$
 $\begin{matrix} \langle \rangle \langle \rangle \\ | a e | \end{matrix}$
 $\begin{matrix} \langle \rangle \langle \rangle \\ \tilde{o} l i \end{matrix}$
 $\begin{matrix} \langle \rangle \langle \rangle \\ e / a \end{matrix}$
 $\begin{matrix} \langle \rangle \langle \rangle \\ o / \tilde{a} \end{matrix}$

La voyelle serait donc quelque chose de plus complexe (dans la chaîne parlée, s'entend) qu'une première implosion, mais la première implosion se ferait toujours sur une voyelle, ce qui suffirait à la théorie saussurienne.

Pour moi, toute voyelle isolée ou en hiatus est une explosion suivie d'une implosion; dans le mot l'explosion n'a pas lieu si une voyelle plus ouverte précède. (1)

Remarquez dans le 3^{me}.cours la définition des temps homogènes. Ce que vous disiez hier soir de la voyelle doit s'appliquer à tous les sons, même aux occlusives, pour qu'il y ait unité d'impression acoustique.

(voir de l'égobore).

(A cette lettre est jointe une page portant le texte de CLG., p.95, dernier al. = 96, l.11 [et i, u fermants], suivi d'un "etc.", sous le titre : Copie de p.74 du manuscrit de phonologie) (2)

(1) Cas de ai(ya), CLG. 6.94 (47).

(2) Il s'agit sans doute du manuscrit de CLG.